

Malvin

Nouvelle

Muriel Lozac'h

Il dépasse de son veston ; innommable veste rapiécée et portant dans chacune de ses fibres, toute la détresse et la crasse du monde. Il a une bonne tête et curieusement, il paraît bien plus propre que son propriétaire. L'homme a la soixantaine avinée, violacée, ravagée. L'ours en peluche semble tout juste sorti du magasin.

Il lui parle, l'invective sans jamais le toucher ni le caresser. Il le regarde. Calé bien au chaud, contre son cœur, il semble l'écouter, sagement ; singulier monologue sous la canicule. L'homme porte des vêtements d'hiver. Le petit ours tout neuf l'accompagne et lui obéit et vient simplement, ignorant la misère, rompre sa solitude.

Jean allait fêter ses cinquante ans ! Joyeusement comme toutes les autres années. Perplexe tout de même quant à sa capacité à apprendre à vieillir, mais sachant qu'il avait encore tant de choses à faire ! Sa femme l'avait quitté depuis bien des années, pour une raison ou pour une autre, ou pour toutes les raisons, Jean avait décidé d'oublier. Les enfants vivaient à l'étranger, il ne les voyait guère et il disait « J'ai ma vie, eux la leur, tout va bien. » Il avait sa vie, faite de bois et d'amour des beaux objets ; Jean était ébéniste et sculpteur à ses heures. Il façonnait les éléments du décor des amoureux des meubles de style. Son atelier sentait bon. Il était au calme et travaillait toujours seul, au milieu de ses grands arbres. Jean pouvait le dire : il était

heureux.

Il allait fêter son anniversaire avec Hélène, sa sœur chérie, qui vivait seule depuis la mort prématurée de son unique amour, parti trop vite vingt ans plus tôt. Avec Emilie aussi, la jeune femme qui depuis dix ans s'occupait de sa maison et l'aidait sur les marchés. Une jeune femme « différente » ainsi que l'on disait dans le village ; mais elle avait du cœur. Un joyeux anniversaire comme les autres depuis dix ans ; Jean et les deux femmes seules... Il y aurait du champagne et un moka confectionné par Emilie, le dessert préféré de Jean. Et Mozart... une vieille habitude au moment de souffler les bougies.

Jean avait ôté son tablier, fermé l'atelier et ouvert grand son cœur. Et vint le temps des cadeaux : des livres, Jean les adorait mais plus qu'aimer les lire, Jean aimait les collectionner, les empiler, les entasser, les classer, les protéger. Dans sa grande maison, outre les chambres vides des enfants et la sienne définitivement délaissée pour un sofa dans son atelier, il avait aménagé plusieurs pièces en une immense bibliothèque qui contenait sans doute plus de cinq mille volumes des plus précieux et des plus rares. Il avait ouvert délicatement le paquet, oui, c'était un livre mais... c'était LE livre. Le volume de sa vie, il le tenait ! Hélène lui avait tendu le paquet malicieusement, elle savait que ce cadeau inestimable lui ferait plaisir, évidemment ! Elle avait déniché LE livre, non chez un bouquiniste des quais de Seine, mais chez un petit libraire du Nivernais.

Jean tenait dans ses mains le livre dont il n'avait cessé de rêver, collectionneur devenu. Une légende, un mythe absolu. Il l'avait déjà vu chez un amateur et avait voulu lui acheter, mais l'homme en demandait 40 000 francs. Impossible ! Comment Hélène avait-elle pu lui offrir un tel cadeau ? Comment ?...Il se sentait mal à l'aise, à la fois si heureux de ce cadeau mais aussi tellement gêné. Il connaissait sa valeur, son prix, et savait Hélène plutôt démunie...

« On s'y est mis à toutes les deux, Hélène l'a trouvé et moi, je l'ai payé ! » Emilie triomphait. Son visage minuscule, sa tête à l'envers, ses membres empruntés et sa « petite cervelle » comme ils disaient au village, s'émerveillaient ; tout en elle vibrait d'un incroyable contentement.

« Mais, comment ? » avait osé Jean. « J'ai des sous, et tu le sais bien ! J'en ai même plein des sous ! » Oui, Emilie avait des sous. Son père et sa mère étaient morts dans un accident de la route en laissant à leur fille unique pas mal d'économies, une jolie fortune de bijoutiers de l'ouest parisien ; un manoir dans le Morvan et des titres par milliers ! Emilie n'était pas sotte, non, ce n'était pas vraiment le terme. Elle était en décalage, en retard aussi, pas comme les autres, mais jamais ses parents n'avaient voulu remarquer cette différence et elle avait grandi auprès d'eux, sage et docile, en allant à l'école sans y apprendre grand chose ; elle avait eu une enfance heureuse. Et ils étaient morts. Sans avoir évidemment songé à nommer un tuteur. Emilie était majeure... mais incapable de gérer ses affaires. Le notaire n'avait rien vu de bizarre en elle, elle avait benoîtement signé tous les documents, sans rien y comprendre, et tout rangé dans son bureau. Sans y songer jamais plus... Elle aidait Jean depuis lors parce qu'un jour de pluie, il l'avait découverte trempée dans le petit cimetière du village. Sur le chemin du retour et sous le parapluie de Jean, elle lui avait raconté sa si belle enfance, ses parents, leur disparition, elle lui avait dit aussi qu'elle ne connaissait personne, ni rien à rien, et il avait proposé de l'aider. Lui à ses papiers, elle à son ménage : une belle collaboration !

Heureux ! Comme il était heureux ! Réellement heureux, comme jamais. Il avait auprès de lui deux charmantes dames, ils buvaient du champagne millésimé et il tenait

au creux de ses mains l'inestimable trésor qui venait compléter toute une vie de collection : « La fabuleuse histoire de Malvin » de Malgloire de Malencourt, illustrations de Gabriel Duchemin, édition de 1902. SON livre ; il le tenait enfin ! Et pourtant, jamais il ne voudrait le lire, ni même le feuilleter souvent. Il s'était promis que si un jour ce livre était à lui, il l'enfermerait à double tour dans un coffre-fort. En prévision, il avait aménagé une cachette dans l'une des bibliothèques...

Minuit deux ; Jean venait de refermer la porte sur les deux complices de son immense bonheur. Il avait du travail ; il devait prendre possession de son livre et elles avaient choisi de le laisser seul afin qu'il puisse dans ce moment intime, épousseter, préparer, présenter et offrir à sa nouvelle demeure, son trésor. Caressé, humé, pétri une unique fois, il avait profité une heure durant de ce si merveilleux, si inattendu et si magique cadeau. Mozart avait magnifiquement conclu la fête dans un bouquet de mille notes martelant chaque sourire de contentement de Jean. Heureux. Mais quelle folie d'Emilie ! Il ne voulait même pas imaginer le prix de ce livre, même pas le rechercher sur les cotes. C'était bien le plus beau cadeau de sa vie, le plus merveilleux.

Le plus empoisonné aussi.

Il s'était réveillé comme tous les autres jours, à cinq heures du matin, et avait rejoint, en silence, l'atelier à six heures. Une heure de méditation devant trois cafés. La régularité fait le bon artisan, disait-il toujours ! Il ne cessait pourtant de penser à la fête de la veille à cette émotion fulgurante qui aurait pu lui coûter la vie et qu'il avait si bien maîtrisée... Peut-être trop ? Il revoyait les visages émerveillés des deux femmes mais plus encore celui étonnamment rayonnant d'Emilie. Avait-il su lui montrer combien il avait été heureux ? Peut-être pas... Il l'aimait bien, elle était un peu comme sa fille. Marjorie lui manquait ; Washington était loin et Joris, son époux, devait encore effectuer trois années sur place avant d'espérer un retour en France. Clarisse habitait Londres, c'était bien moins loin, mais elle ne venait jamais ; elle vivait avec sa mère... Vincent avait choisi la médecine et la Réunion ; il avait trouvé sur place ses femmes, de la première à la troisième, tout allait bien pour lui ! Alors Jean avait reporté toute son affection de père sur la « petite » Emilie, comme il disait, demeurée petite fille, riche et désemparée.

Et un peu folle aussi... Mais il ne savait pas trop à quoi attribuer son humeur changeante, ses brusques éclats de rire, ses larmes qui coulaient toutes seules parfois. Il ne comprenait pas son regard fixe, ses yeux souvent exorbités. Elle pouvait être jolie, parfois, surtout quand elle venait travailler avec Jean et qu'ensuite, il l'emmenait au restaurant ; un joli sourire changeait tout !

Jamais il n'oublierait ce soir-là, ce cadeau-là, ce réveil-là. Le rabot semblait avoir des ailes et cette grosse pièce de merisier était la plus belle et la plus douce du monde. Au comble de son bonheur, il ne vit pas la matinée passer, ni midi, ni quinze heures. Jusqu'au soir, il travailla sans relâche, sans regarder la montre, sans ressentir la fatigue ou la faim. Il oublia le temps... il oublia aussi de la remercier une fois encore.

Il était comme dans un autre monde, grisé par cette vie parfaite. Et elle, attendait son appel... qui ne vint jamais !

Parfaite. La nuit allait l'être aussi. La pièce maîtresse de la commande du Manoir de Saint-Cricq avait été parfaitement réalisée et en bien moins de temps que

prévu. Tout allait bien. Tout était en ordre. Jean pouvait sans mal accepter de vieillir. Mais en aurait-il le temps ?...

Une semaine puis une autre ; un mois avait passé. Tranquillement et heureusement, les meubles du Manoir avaient trouvé leur place avec plusieurs jours d'avance ; Jean était fier. Le carnet de commandes était plein. Il travaillait sans se soucier, même pas de ces deux femmes qui l'aimaient tant... Il n'avait pas revu sa sœur partie pour trois semaines, en cure, en voyage, en séminaire, il ne se souvenait plus. Emilie était venue souvent lui semblait-il, mais il n'avait pas pris le temps de lui parler. Elle dans la maison, lui dans l'atelier, pas de ventes sur les marchés, pas de restaurant pour parler... Il ne l'avait pas invitée... il n'y avait même pas pensé, trop heureux qu'il était. Quelques sourires de complicité, deux ou trois compliments sur les robes printanières, et des milliers de pensées de gratitude, mais pas d'invitation, aucun geste significatif, probant, pour Emilie. Mille mercis pour « Malvin », mais rien, rien de rien, pour Emilie...

Son précieux livre n'avait pas bougé de sa cachette puisqu'il ne l'en avait pas sorti ; pas même regardé. Il était heureux de le posséder, tellement convoité, espéré et obtenu ; cela lui suffisait. Sa solitude lui était légère, son acharnement au travail une satisfaction et non une compensation ; jamais de sa vie il ne s'était senti aussi bien. Quelques signes de fatigue cependant, des vertiges, la sensation d'oublier davantage de choses, un éloignement de ce qui avait été sa vie, sa vie avant « Malvin » ; le manque de sommeil certainement. Il dormirait mieux après les livraisons de la commande de la ville pour la cathédrale ; il en avait pour six mois. Le travail. Tout pour le travail. Et rien pour Emilie !

Cinquante et un ans moins un jour ! Ce soir-là allait être un autre grand soir. Rituel immuable : même repas sous la tonnelle, même musique de fond, mêmes invitées. Tous avaient pris une année, une année pendant laquelle rien ne s'était passé. Hélène avait un peu voyagé et surtout attendu que le temps passe en prenant tout son temps. Emilie avait veillé de loin sur Jean, sans jamais un instant se préoccuper d'elle-même ; la maison bien tenue, les repas préparés, quelques paroles discrètes pour ne pas le gêner, des sourires pour qu'il puisse sourire en retour. Un an de plus, sans aucune manifestation de Jean, qui semblait prendre le large, désespérément ...

Jean avait quant à lui créé les plus belles pièces de sa vie, sans y penser, quasi machinalement ; des commodes de style aux bibliothèques au design le plus contemporain qui soit. Jean avait senti, jour après jour, qu'il devenait maître de son art, maître de sa vie : un artiste. Son trésor en sécurité, jamais d'invités, personne à qui le montrer, Jean se moquait bien de cela : le travail du bois et Malvin, et l'oubli...

L'heure de la remise du cadeau approchait ; Jean était plus fébrile que les autres années sans comprendre pourquoi. Une étrange sensation comme une frilosité générale l'avait gagné peu à peu, Hélène avait l'air absent, plus absent que d'habitude, et elle semblait être partie plus tôt pour ses îles magiques, ses îles chéries où elle vivait toujours avec Pierre, son amour mort. Emilie avait les yeux qui brillaient ; qui brillaient trop. Le champagne sans doute, dont elle avait abusé. Elle avait ouvert une bouteille, puis une autre, et une autre encore ; cela ne lui ressemblait pas. Grisée, elle parlait fort, volubile elle si réservée. Quelle allait être sa surprise cette fois ? Pourquoi s'étaient-elles enfermées aussi

longtemps dans la bibliothèque ? Qu'avaient-elles bien pu mijoter ?

La foule applaudit ; le spectacle est terminé. Les acteurs se prennent par la main, et saluent en souriant. L'homme à l'ours soupire ; non, ce n'est pas la chaleur, non, il ne souffre pas de cette terrible canicule, sans doute d'ailleurs, ne ressent-il plus rien. Les spectateurs quittent leur place, certains remarquent ce drôle de bonhomme, ce clochard. On lui sourit ; on se moque aussi. Des gamins ont presque peur de lui. L'ours, sage et tranquille, semble leur sourire...

Emilie avait-elle perdu la raison ? Elle se laissait aller à rire aux éclats, évoquait les garçons qu'elle n'avait jamais connus, les amourettes qu'elle n'avait jamais vécues. Elle se montrait comme dédaigneuse vis à vis de Jean, qui était de plus en plus mal à l'aise, presque malade. Il ne comprenait rien à cette drôle de soirée, et avait très envie de les planter là pour rejoindre son atelier. Même Mozart ne parvenait pas à le calmer. Fuir... mais il y avait la surprise ! Hélène était venue se réfugier dans un coin du salon. Elle pleurait. Sans raison, pensait Jean. Et d'autres minutes passèrent, sans aucun sens. Emilie, ivre, somnolait sur le sofa, Hélène, mélancolique, se mordait les mains en se regardant dans le miroir. Et Jean attendait, inquiet, fébrile comme jamais, envahi par un malaise qu'il ne connaissait pas. Pas de cadeau cette année ? Pas de sourires mais trop de rires. Vingt-trois heures... les deux femmes revinrent à la vie et au présent en entendant le carillon. Hélène prit son sac et en sortit une drôle de petite boîte métallique ornée d'un ruban doré : « Tiens, Jean, mon grand, j'ai pensé à toi ! » lui dit-elle les yeux embués de larmes. Jean prit le cadeau et le déposa délicatement sur la table : il savait qu'il y en aurait un autre. Mais...

Emilie se leva d'un bond, en furie, et elle se dirigea vers Jean, fière et droite, et le gifla : « Le voilà, ton cadeau ! Pour tout ce que tu m'as fait » et elle s'enfuit en courant.

Impossible de se lever de ce banc trop dur ; ses vieux os le retiennent et la chaleur, peut-être, entrave ses mouvements. Il ne sait plus penser, et ne peut même plus penser à se lever. Il voudrait rester là, au cœur de ce village rassurant, sur cette place amie. Il tient son compagnon serré tout contre lui, contre son cœur qui ne bat plus pour personne, qui ne battra bientôt plus jamais... et il le sait.

Hélène avait disparu le lendemain de l'anniversaire de Jean. Il avait rêvé d'elle, d'un bateau, d'une île... Elle était partie comme elle voulait le faire depuis longtemps. La dernière image de sa sœur était ce petit coffre qu'elle lui avait offert, un tout petit coffre qui ne contenait rien. Ou alors Jean avait déjà oublié... Pas un mot d'explication, ni pour le cadeau, ni pour le départ. Hélène était ainsi ; vivant dans le silence de soixante années de vie sans vie. Partie en voyage ou partie pour le dernier voyage ; Jean l'ignorait et ne voulait pas y penser. Quatre semaines avait passé depuis son anniversaire, il avait fermé les volets de la maison d'Hélène, partie... Il n'avait pas revu Emilie ; elle était devenue folle pensait-il et ne voulait pas aller vérifier chez elle. Trop fatigué. Il était si fatigué. Jamais il ne s'était senti aussi mal ; il avait pris dix ans !

Et les mois passèrent ; selon lui, il se débrouillait bien tout seul, mais en fait, il travaillait moins, moins bien et moins vite. Les jours se succédaient sans pensées, sans douleur, sans inquiétude. Il avait appris par l'épicière du village qu'Emilie était allée travailler chez une vieille amie de sa mère qui était très malade. Jean ne gérait plus ses affaires ; sans doute les avait-elle prises en mains et aurait-il encore pu les gérer ?... Il avait reçu une boîte métallique qui ne contenait rien et une gifle sans

aucun sens. Et il avait cessé d'y penser... et petit à petit, de penser tout court.

Cinquante-deux ans déjà ; il s'en moquait ! Il n'avait plus personne autour de lui. Il n'avait pas mis le champagne au frais, pas sorti le disque de Mozart, rien prévu pour l'occasion. Il n'avait pas ôté son tablier, pas même quitté l'atelier, puisque rien n'allait se passer. Et rien ne s'était passé. Peut-être escomptait-il la venue de l'une, de l'autre, des deux, une explication après une année passée ; mais non, rien ! Minuit avait sonné et il avait voulu tout de même, d'une certaine manière, se rapprocher de ses souvenirs : il avait ouvert la cachette de la bibliothèque pour retrouver son livre... Vide ! Il avait disparu et à sa place, le petit coffre d'Hélène avec un petit mot griffonné : « Un coffre vide pour un cœur vide ; tu ne le mérites pas, tu ne nous mérites pas ». Jean s'était senti étouffer, mourir peut-être...

*- Monsieur ? Monsieur, le parc va fermer. Monsieur, il est temps de partir.
Monsieur ? Est-ce que tout va bien ?*

Un jeune homme tapote l'épaule du pauvre bougre. Il ne bronche pas, il grommelle, un peu. Simplement pour lui faire comprendre qu'il a entendu, qu'il est en vie. Qu'il veut qu'on le laisse tranquille. Qu'on le laisse mourir tranquille. Eric, le gardien du parc, vient d'apercevoir l'ours en peluche bien calé dans son veston. Il sourit ; en d'autres temps, peut-être aurait-il ri plus franchement, se serait-il moqué... mais là, il a compris. Il a pitié, il a mal ; il fait si chaud, comment peut-il supporter cette chaleur habillé comme ça ?

1 Monsieur, je vais fermer la grille.

Alors, l'homme déplie ses jambes engourdis et se lève. Il ne ressent presque plus rien, il ne sait pas où il est, où il en est, il voit bien le jeune homme, mais ne peut rien lui dire. Sans doute ne sait-il plus parler.

Alors, il sort du parc. Avec Malvin...

Elles étaient revenues au village ; ensemble. En fait, elles étaient parties toutes les deux le lendemain de l'anniversaire. Deux ans déjà. Et elle avait appris par le facteur que Jean... était devenu fou ! La première réaction d'Emilie avait été de dire : « Bien fait pour lui ! » Et elle avait vu dans les yeux d'Hélène toute la détresse d'une sœur... peut-être avait-elle eu pitié, ou alors avait-elle voulu la faire souffrir davantage. Emilie n'était pas la jeune femme qu'Hélène pensait ; non, elle lui avait pendant deux ans, fait vivre les heures les plus sombres de sa vie. Hélène, son esclave, son souffre-douleur ; elle payait pour Jean, sans raison. Une raison qu'Emilie n'avait jamais eue. Mais des sentiments, oh oui, elle en avait pour Jean, le méchant qui ne l'avait même pas regardée ! Hélène avait bien vu les joues roses d'Emilie quand Jean lui souriait, une tendresse inouïe et elle avait eu cette idée du cadeau fabuleux, du trésor, de ce livre ... et que Jean la remarque enfin ! La petite était riche, et peut-être un peu stupide mais elle la tenait en affection. Mais cela n'avait pas marché. Alors, Emilie avait eu l'idée du coffre vide, pour que cela lui tourne la tête et ensuite de voler son trésor, pour que cela l'achève ; que Jean au cœur vide, souffre lui aussi et meurt !

*Malvin, Malvin. Toi qui sais tout, dis-moi où est le Nord ! Malvin ? Malvin ?
Pourquoi est-ce que tu ne me réponds pas ? J'ai soif ! Tellement soif ! A boire !
Trouve-moi une bouteille, Malvin ! Malvin, Malvin..., trouve-moi une bouteille gratuite, parce que je n'ai plus un sou.*

Elles avaient cherché dans l'atelier quelques indices. Mais Jean avait bel et bien disparu, sans laisser une lettre, des traces. Abandonné l'atelier et des dizaines de commandes. Les gendarmes avaient fait quelques recherches, simples, puisqu'il n'y avait ni lac, ni étang, ni rivière dans les parages, rien à sonder, pas de bois... mais pas de Jean. Un an qu'il avait disparu... Où pouvait-il bien être ?

1 Vous ne pouvez pas rester ici, Monsieur, c'est interdit ! Cette phrase, il l'entend depuis des mois, dans les gares, dans les parcs, dans les rues même. A Malvin, on ne dit jamais rien. Mais quand tous ceux qui le croisent voient dépasser l'adorable ours en peluche du veston de ce pauvre homme, ils lui permettent de se reposer un instant, malgré la crasse et la puanteur, malgré le désespoir qu'il traîne.

Il avait fallu se résoudre à ne plus le chercher. Hélène avait retrouvé sa maison, son mal de vivre, et sa liberté. Emilie, avait définitivement perdu la raison, et vivait enfermée dans son château. Deux autres années passèrent, et Hélène mourut d'ennui. Emilie ne se levait plus, ne voyait personne... seul, sur la table de nuit, triste témoin de cette vie qui s'étiolait, le livre de Jean, Malvin et sa fabuleuse histoire, l'histoire du tour du monde d'un ours savant et d'un vagabond.

Il sent les battements de son cœur, de ce cœur lourd, si vide, trop grand. Il les sent comme jamais. Il fait trop chaud, cette fois, il le ressent. Ce hangar est une fournaise... alors pourquoi ne pas y mettre le feu ? Que tout s'arrête enfin ! Comment est-il arrivé ici ? Il pense. Il sait qu'il pense à nouveau. Cela fait longtemps. Il ne se souvient de rien. Même plus de son âge. A peine de son nom. Souvent sous les étoiles qu'il contemple, il cherche. Il voit des visages qu'il ne connaît pas. Il entend de drôles de noms dans sa tête qui ne lui disent rien. Il n'a rien. On lui dit souvent qu'il est un « vagabond ». C'est bien ! C'est bien lui, il fuit... mais quoi ? Il ne se souvient plus.

Tu crois qu'on doit savoir qui on est, hein, Malvin ? Tu sais qui je suis, toi ? Et si tu me le disais, mon fidèle ami, mon compagnon. Je ne sais même plus pourquoi je te trimballe avec moi et pourquoi je ne veux pas ôter mon veston... Pour ne pas que tu tombes ! Jamais je ne te laisserai tomber ! Oui, mettre le feu... mettons le feu, Malvin !

Elle avait vu les flammes monter très haut, et entendu l'explosion. Elle avait ouvert les volets, pour la première fois depuis des mois... sans savoir pourquoi. Elle avait oublié. Elle avait enfilé une robe de chambre et était allée voir. L'atelier avait brûlé en premier, et la maison ensuite. Un amas de poutres qui sentait le vieux bois fumé. Il ne restait plus rien !

Plus rien. Il ne reste plus rien, excepté un tout petit tas de chiffons d'où émerge une drôle de petite tête aux yeux malicieux...

